

Puis il me dit calmement, sans indignation, sans animosité, sans colère, « Jacson » L. D. dit ceci comme s'il voulait dire : « C'est arrivé. » Nous fîmes quelques pas, et Lev Davidovich, aidé par moi, s'étendit à terre sur le petit tapis.

— Natacha, je t'aime. » Il me dit cela d'une façon si inattendue, si gravement, presque avec sévérité, que, affaiblie par le choc précédent, je me penchais sur lui.

— O... O... personne, personne ne doit être autorisé à te voir sans avoir été fouillé.

Plaçant avec précaution un coussin sous sa tête brisée, je tenais un morceau de glace sur sa blessure, et essayais le sang qui couvrait son visage avec un morceau de coton...

— Sieva doit être tenu à l'écart de tout cela...

Il parlait avec difficulté, peu clairement, mais me semblait-il, sans en avoir conscience.

— Tu sais, en entrant là — ses yeux indiquaient la porte de son bureau... je sentis... compris ce qu'il voulait faire... Il voulut me frapper... une seconde fois... mais je ne l'ai pas laissé faire » ; il parlait calmement, tranquillement, la voix brisée.

« Mais je ne l'ai pas laissé faire. » Il y avait un ton de satisfaction dans ces mots. Au même moment, Lev Davidovitch se tourna vers Joe et s'adressa à lui en anglais. Joe était agenouillé sur le plancher, comme moi, juste en face de moi, de l'autre côté de lui. J'essayais de saisir les mots, mais n'y parvenais pas. A ce moment je vis Charlie, le visage blanc comme de la craie, revolver en main, se ruer dans le bureau de Lev Davidovich.

— Que fait-on de celui-là ? demandais-je à Lev Davidovitch. Ils vont le tuer.

— Non... il ne faut pas le tuer, on doit l'obliger à parler, répondit Lev Davidovitch, articulant les mots lentement et avec difficulté.

Une sorte de plainte pathétique vint soudain à nos oreilles. Je regardais Lev Davidovitch avec perplexité. Avec un mouvement d'yeux à peine perceptible, il indiqua la porte de son bureau, et dit avec condescendance : « C'est lui... Est-ce que le docteur est arrivé ? »

— Il va être là dans une minute maintenant... Charlie a pris une voiture pour aller le chercher.

Le docteur arriva, examina la blessure, et déclara avec agitation que ce « n'était pas grave ». Lev Davidovitch accepta cela calmement, comme s'il n'était pas possible dans ces moments-là de s'en remettre à un autre jugement que celui d'un médecin. Mais, se tournant vers Joe, et montrant son cœur, il lui dit en anglais : « Je le sens là... Cette fois-ci, ils ont réussi », cela pour épargner ma douleur.

## LES DERNIERES HEURES

Traversant la ville bruyante, son vain tumulte et le fracas humain, sous les éclatantes lumières du soir, l'ambulance avançait, se frayant un chemin dans le trafic et les automobiles, avec la sirène qui gémissait sans arrêt, entourée d'un cordon de police motocycliste sifflant d'une manière perçante. Nous transportions l'homme blessé, une angoisse insurmontable au cœur, et avec une inquiétude qui croissait de minute en minute. Il était pleinement conscient. L'une de ses mains restait tranquillement allongée le long du corps. Il était paralysé.

Le Dr Dutren me l'avait dit après la consultation à la maison, dans la salle à manger, sur le plancher. L'autre main, la droite, il ne savait où la placer, décrivant des cercles continuellement, me touchant, comme s'il lui cherchait une place confortable. Il lui était de plus en plus difficile de parler. Me penchant tout près de lui, je lui demandais comment il se sentait.

— Mieux à présent, répondit Lev Davidovitch.

« Mieux à présent ». Cela me faisait battre le cœur d'espoirs poignants. Le tumulte qui brisait les oreilles, les sifflets et la sirène continuaient à gémir, mais le cœur battait d'espoir. « Mieux à présent ».

L'ambulance entra dans l'hôpital et s'arrêta. Une foule de gens nous entourait. « Il peut y avoir des ennemis », pensais-je aussitôt, comme dans chaque situation de ce genre. « Où sont nos amis ? Il faut qu'ils entourent le brancard... »

Maintenant il était étendu sur le lit. Silencieusement les docteurs examinaient la blessure. Sur leur ordre, une sœur commença à lui raser les cheveux. Je restais à la tête du lit. Souriant imperceptiblement, Lev Davidovitch me dit : « Vois, nous avons aussi trouvé un coiffeur... »

Il continuait à m'épargner. Ce jour-même nous avions parlé de la nécessité de faire venir un coiffeur pour lui couper les cheveux, mais nous ne nous en étions pas occupés. A présent, il me le rappelait.

Lev Davidovitch appela Joe, qui se tenait là à quelques pas de moi, et lui demanda, comme je l'appris plus tard, de prendre note de son adieu à la vie. Lorsque je demandais à Joe ce que Lev Davidovitch lui avait dit, il me répondit : « Il m'a demandé de faire une note sur les statistiques françaises. » Je fut très surprise, me demandant ce que les statistiques françaises pouvaient avoir à faire en ce moment. Cela me semblait étrange. A moins que peut-être son état commençait à s'améliorer...

Je restais debout à la tête du lit, tenant un morceau de glace sur la blessure, et surveillant attentivement. Ils commencèrent à le déshabiller ; pour ne pas le déranger, sa blouse de travail fut coupée avec des ciseaux. Le docteur, poliment, lançait de fréquents coups d'œil à la sœur, comme pour l'encourager ; ensuite, ce fut le tour de la veste, puis de la chemise. La montre fut enlevée de son poignet. Ils commençaient à enlever les derniers vêtements sans les couper, lorsqu'il me dit : « Je ne veux pas qu'ils me déshabillent... Je veux que ce soit toi qui le fasses. » Il dit cela presque distinctement, seulement tristement et gravement.

Ce furent les derniers mots qu'il me dit. Lorsque j'eus fini, je me penchais sur lui et touchais ses lèvres avec les miennes. Il me répondit : « Encore... » et encore il répondit. Et encore une fois. Ce fut notre dernier adieu. Mais nous ne le savions pas.

Le patient tomba dans le coma. L'opération n'y changea rien. Sans lever les yeux, je le surveillais toute la nuit, guettant le « réveil ». Ses yeux étaient fermés, mais la respiration, tantôt difficile, tantôt régulière et calme, donnait de l'espoir. Le jour suivant se passa de la même manière. Vers midi, d'après le jugement des docteurs, il y eut une amélioration. Mais, vers la fin du jour, un changement complet dans la respiration s'opéra. Elle devint rapide, de plus en plus rapide, m'inspirant une peur mortelle.

Les docteurs, les spécialistes de l'hôpital entouraient le lit de l'homme malade. Il était clair qu'ils étaient inquiets. Perdant le contrôle sur moi-même, je demandais ce que cela signifiait, mais un seul d'entre eux, un homme plus circonspect, répondit : « Cela va passer. » Les autres restèrent silencieux. Je compris combien fausse était toute consolation et combien tout était sans espoir.

Ils le soulevèrent. Sa tête glissa sur une épaule. Ses mains pendaient comme dans la crucifixion du Titien *La Descente de croix*. Au lieu d'une couronne d'épines, le mourant portait un bandage. Ses traits gardaient leur pureté et leur fierté. Il semblait qu'il puisse tout à coup se redresser et se ressaisir. Mais la blessure avait pénétré trop profondément dans le cerveau. Le réveil tant attendu ne se produisit jamais. Sa voix aussi était éteinte. Tout était fini. Il n'est désormais plus du monde des vivants.

Le châtimeur viendra pour les infâmes assassins. Durant l'humanité entière, héroïque et admirable, Lev Davidovitch crut à l'humanité émancipée des temps futurs. Pendant les dernières années de sa vie, sa foi ne faiblit jamais, mais au contraire mûrit de plus en plus, et devint plus ferme que jamais.

L'humanité future, émancipée de toute oppression, triomphera des contraintes de toutes sortes. Il m'a aussi appris à croire en cela.

« Coyoacan (Mexique), novembre 1940.